

CHAPITRE III

ANDRE BACH : LE SPORTIF

PAR JEAN-JACQUES GRETEAU, auteur de dix publications : romans, biographies et « 24 grands moments du sport – Comme autant de beaux suppléments de vie », Ed. L'Harmattan, 2017



Photo 1 : André Bach le vrai Pyrénéen!



Photo 2 : André Bach et ses amis du Cyclo Club béarnais



Photo 3 : Les bâtisseurs de la stèle d'André Bach



*Photo 4 : Première
"Journée André Bach"
au col d'Aubisque*



Photo 5 : Une mémoire toujours vivante



Photo 6 : Les cyclos devant la stèle "André"



*Photo 7 : Inauguration
le 25 août 2018 de la
stèle d'André Bach
renovée en présence
de Jean-Pierre,
Elisabeth et Vincent
Carlier*

INTRODUCTION

La vie d'André Bach est indissociable du sport. Le terme doit être entendu dans son sens le plus large : le pratiquant qu'il n'a cessé d'être jusqu'à sa mort comme l'intérêt qu'il portait à l'actualité sportive, celle des grandes manifestations sportives mais aussi celle des petits clubs là où il a été journaliste, à La Rochelle puis à Pau.

Cette passion a débuté très tôt chez lui (voir ci-après).

La perte d'un bras à Verdun (lire ci-dessus chapitre II « AB le soldat / zouave, l'ancien combattant ») n'a pas freiné le besoin, l'envie qu'il avait de la pratique sportive, elle l'a même décuplée comme s'il voulait prouver aux autres – d'abord à lui-même sans doute – que ce n'était qu'une péripétie à laquelle il était inutile d'attacher plus d'importance qu'elle n'en méritait.

De ses multiples occasions de faire du sport, nous en extrairons deux dans cette introduction, moins pour leur valeur purement sportive – pourtant bien réelle – que par leur exemplarité.

Paris – les Pyrénées en tandem en 1927 avec Germaine, son épouse, en 13 jours

Le 27 mai 1927, de bon matin, il enfourchait son vélo ou plutôt son tandem. Avec Germaine, sa femme, ils avaient décidé de rejoindre les Pyrénées en partant de leur domicile du Perreux, commune proche de Paris. Son journal de bord, écrit chaque soir est savoureux. Les 1100 kilomètres d'un parcours souvent difficile furent avalés en 13 jours. Une moyenne de plus de 80 bornes par jour ! Si son journal est délicieux, c'est parce qu'il conte avec précision chacune des treize étapes mais aussi parce qu'avec l'humour dont il départit rarement ses textes, il narre avec gourmandise tous les plaisirs et les désagréments de certaines étapes. Tirant le bilan des lieux qui les ont accueillis, la sentence est nette et claire : « le meilleur accueil pour le cyclotouriste est toujours le gros bourg où on trouve bonne table et accueil agréable » mais il faut à tout prix « éviter de faire étape dans les centres de tourisme où le moindre hôtel veut jouer les Carlton. » Là, il faisait clairement référence à l'accueil reçu à Gavarnie (Hautes Pyrénées)

Cette année-là, Nicolas Frantz, le Luxembourgeois, gagnait le Tour de France. Il était passé en tête au sommet de l'Aubisque ce col qui, dans quelques années, allait devenir si cher à André Bach à tel point qu'en son sommet, sa mémoire sera honorée par l'édification d'une

stèle (lire ci-après). Aucun grand champion ne sera ainsi honoré au sommet d'un des rares cols mythiques de la Grande Boucle avec son compère Le Tourmalet.

A 56 ans en 1942, AB monte deux fois le col d'Aubisque

L'autre exemple que nous voulons extraire de son « palmarès » est précisément celui lié à cette stèle. Peut-on parler d'histoire d'amour ? N'est-ce pas de cela dont il s'agit quand on raconte cette attirance à laquelle on sent bien qu'André Bach ne pouvait (ni ne cherchait à) échapper ? Sur cette route il pouvait souffrir et crier sa colère dans chaque lacet, chaque raidillon qui accentuait encore un peu la pente. Peut-on douter qu'il y fût heureux ? Il l'a monté si souvent ce col, appuyé sur son guidon de son seul bras droit que pour ceux « d'en bas », il allait finir par s'identifier à l'Aubisque.

La première trace dont nous disposons de la rencontre d'André Bach avec l'Aubisque est daté du 7 août 1937. Ce sera désormais son parcours : Laruns, Gourette, le sommet et retour. De Laruns au sommet du col et ses 1710 mètres, la route monte pendant 17 kilomètres avec un pourcentage moyen de plus de 7%. Son carnet de vélo, sur lequel, il consignait chacune de ses sorties, sont pleins de mentions au col qu'il chérissait et maudissait tout à la fois. En 1940, il mit 1h33 pour parcourir les 13 kilomètres séparant Eaux-Bonnes du sommet. Avec le handicap d'un bras en moins, les temps d'André Bach étaient remarquables. Les meilleurs coureurs régionaux effectuaient l'ascension en un heure environ. Ce col, il le gravissait avec toute son énergie, ni en dilettante ni en professionnel mais comme un excellent cyclotouriste.

En 1942 – il avait 56 ans – il le monta à deux reprises le 17 mai puis le 18 septembre. Cette année-là, il sortit sur son vélo pratiquement tous les jours. En mai, il parcourut plus de 1000 kilomètres. Ses parcours étaient souvent les mêmes, sur les bosses du Béarn car dès août 1940, le cycliste était devenu un Résistant, cf ci-après le chapitre V « André Bach le Résistant puis le Déporté à Buchenwald. Arrêté le 9 août 1943 par la Gestapo ; qui a dénoncé AB ? Le calvaire de sa fin de vie en mai 1945. Germaine Bach mettra six ans, de 1946 à 1951, pour que son mari soit reconnu en tant que « Résistant ». Pourquoi ? AB Résistant « isolé », puis « oublié », hélas ! » (1)

(1) : En 2024 sera publiée la biographie « La vie d'André Bach 1888-1945. De Douaumont à Buchenwald. Sa passion pour le sport, le journalisme, la France » par Jean-Pierre Carlier, son petit-fils et filleul.

A) UN SPORTIF TOUTE SA VIE

André Bach était sportif dans l'âme et pas seulement dans son corps. Son livre d'ancien combattant de 1914-1916 « Là-Haut » (cf le chapitre II ci-dessus) fourmille d'anecdotes où il retrace des moments de détente à « faire du sport ». Ainsi en 1915 alors qu'il venait d'être promu sergent-major et qu'ils étaient en Belgique à Coxyde-Bains, il forma une équipe de rugby. Parties homériques, souvent sans arbitre et avec un nombre de joueurs (connaissant mal les règles) sans limites. Ces matchs entretenaient le moral de la troupe et André Bach y prenait, à le lire, un grand plaisir.

Dans ses Carnets de guerre (1), la métaphore sportive n'est jamais loin. Ainsi : le 20 août 1915 « de beaux matchs hier entre nos crapouillots et les leurs... Beau vacarme où nous avons un léger avantage. 28 mai « un convoi de camions traverse la foule de zouaves ... des arrivées de Bordeaux-Paris ». Le 31 mai « plus je contemple de camions devant nous, plus je pense à un grand « event » sportif de temps de paix. On s'attend presque à voir surgir Garrigan ou Faber au bas de la côte. »

(1) : cf « André Bach. Carnets de guerre. Août 1914-décembre 1916 », Editions Cairn 2013, 296 pages et le chapitre II ci-dessus

Avant sa blessure, les métaphores sportives lui viennent spontanément au fil de la plume. Après son amputation de son bras gauche (octobre 1916), ce ne sont plus les mêmes mots mais la même interrogation. Le sport que j'aime tant, pourrais-je maintenant le pratiquer ? Encore à l'hôpital, ses premières pensées se tournent vers l'avenir dont il sait bien qu'il ne ressemblera pas à ce qu'il a vécu. « C'est vrai ! Douaumont, Victor, « Cri-cri », blessure, opération, j'ai un abattis en moins. Ma vie ancienne me revient à la mémoire : la vie civile, le bureau, la bicyclette, le rugby... »

Si « sa » guerre fut racontée dans ses écrits comme une « aventure », il la vécut aussi avec l'attitude et les mots d'un sportif. Pour lui, il faut gagner le match, prendre sa revanche, sans oublier de manifester un réel esprit chevaleresque qui sied bien au personnage qu'il était alors comme à celui qu'il devint par la suite quand la plume devint son outil de travail de journaliste. Comme elle le fut dès le jour de la déclaration de guerre « Mon indignation avait au fond une origine sportive : celle que l'on ressent quand un concurrent d'une épreuve déclare d'avance et avec trop d'assurance qu'il va gagner (...). J'étais alors en pleine forme. Par un travers habituel de mon esprit, j'en arrivais donc à ne considérer donc personnellement la guerre que comme un changement de programme dans l'utilisation de forces physiques et morales patiemment accumulées et disciplines. Je n'avais plus qu'attendre tranquillement le début du match ».

Quel sport peut-on pratiquer avec un seul bras ?

Octobre 1916 – Douaumont – un obus de 150 qui éclate près de lui « une sensation de formidable coup de bâton asséné sur mon avant-bras gauche » et quelques heures plus tard (à l'hôpital), l'amputation du bras. A quoi pense-t-il aussitôt ? « Ma bicyclette, le vélo... Quels sports peut-on pratiquer avec un seul bras ? Voici le problème qui maintenant m'agite. » La vie nouvelle qui s'ouvre devant lui peut-elle se poursuivre sans la pratique sportive ? Nenni. Il va vite le prouver après « une période aigüe et cafardeuse de dépaysement », « Carnets de guerre » op cit.

Dès après sa grave blessure, un hommage lui sera rendu par la presse et le monde sportif. Une revue « Sporting éditions spéciales pendant la guerre » publie le 7 mars 1917, un article au titre déjà louangeur « André Bach, un « as » de l'infanterie ». « C'est André Bach qui prend aujourd'hui dans notre série, une place plus que méritée. Ses exploits depuis le début de la campagne, ne se comptent plus et ils honorent grandement la famille sportive à laquelle appartient ce vaillant. Bach du Sporting club de Choisy le Roi était avant la guerre un marcheur émérite et un bon footballeur. Il partit dès le premier jour de la mobilisation comme sergent du 4^{ème} zouaves. Il se battit un peu partout sur tous les points du front où son régiment était mandé pour les affaires sérieuses. » On imagine le plaisir qu'a dû éprouver « l'as » de l'infanterie, quelques mois après son amputation en lisant ce texte venant d'un monde qui lui était cher et qui, au-delà des quelques lignes ci-dessus dressait un tableau de tous les combats auxquels il avait participé et des médailles et citations qu'il avait reçues (cf ci-dessus le chapitre II.

Chaque année, sur son vélo, AB parcourt au moins l'équivalent d'un Tour de France.

Son carnet de vélo est une pépite pour qui veut connaître les « sorties » qu'à la belle saison, il faisait en vélo. Tout est noté : les dates, les villes ou villages traversés, les cols gravis, les distances parcourues. Les premiers datent de 1921 avec la région parisienne puis la Bretagne, l'année suivante le conduit dans la vallée du Rhône et la Bourgogne avec 4200 kilomètres au compteur. Puis ce sera le Mont Saint Michel et à nouveau la Bretagne en 1923 (4600 kilomètres). Avant la guerre, ce sont les années 1935 et 1936 qui seront les plus fournies en sorties – une centaine chaque année – et plus de 5000 kilomètres parcourus. En 1942 plus de 10 000 kilomètres parcourus et 141 jours sur son vélo ... sur les routes de montagne et de la Résistance (cf le chapitre V ci-après). De 1921 à 1943, André Bach a parcouru 113 000 kilomètres – 3 fois le tour de la terre - soit 5000 kilomètres par an. Chaque année, il parcourait au moins l'équivalent d'un Tour de France.

Le col d'Aubisque ne fut pas chez lui un col comme les autres. Les mots qu'il emploie pour en parler, la fréquence de ses ascensions placent l'escalade d'Aubisque bien à part de ses autres randonnées. En montant l'Aubisque, il n'était plus le même homme, il pénétrait dans son jardin secret.

La montée de l'Aubisque comme celle des autres cols étaient pour lui une souffrance mais aussi une jouissance. Il s'en explique dans un texte confié au quotidien à la Petite Gironde fin 1940 : « *Je connais peu de jouissances équivalant à celles de monter un col, de s'insinuer à travers la montagne qui se défend par le pourcentage, à lutter contre ce pourcentage, à résister à toutes les tentations – celle de la gourde tendue par le copain et l'appel de la source qui murmure – à se refuser à faire à la montagne « les honneurs du pied » et finalement, ; quand c'est possible, - car ça ne l'est pas toujours – à vaincre et arriver au sommet avec toute la satisfaction du devoir accompli et du paysage gagné et de la volonté, la force des muscles. »*

La Bretagne à vélo : Lannion – Perros – Tréguier – Paimpol – Trégastel – Trébeurden ...

Mais l'Aubisque ne fut pas – tant s'en faut – son seul parcours cycliste. Chaque année, ses carnets sont là pour en témoigner, il enfourchait son vélo dès le printemps pour partir parfois loin de son domicile. Il serait fastidieux de recenser toutes ses sorties mais si on prend l'exemple de l'année 1932, on le voit à plus de 44 ans parcourir les routes de Bretagne. Parti de Paris le 12 juillet, passant par Versailles, arrivé à Alençon (200 kms), il était de retour le 28 août après avoir parcouru 1 500 kilomètres. AB fait des reportages pour *Le Matin Charentais*, par exemple le 23 juillet « les charmes et les avantages du voyage en vélo » (cf ci-après le chapitre IV, dans le sous-chapitre I, AB chroniqueur/journaliste au *Matin Charentais*).

Dans les années 1920, il en profitait pour découvrir, en tandem avec Germaine, une région française. En 1936, alors journaliste à La Rochelle, il découvre la région, en 1937, il rejoint Carcassonne et en 3 jours jusqu'à Cerbère, grimpe 3 cols, en 1939, c'est la découverte du pays basque « intérieur » par Orthez puis Bayonne avec une boucle de plus de 200 kms. La guerre ne l'arrête et en 1940, à 52 ans, il réalise la montée du Tourmalet depuis Saint Marie de Campan en 2 heures et 3 minutes au milieu d'une sortie de 111 kilomètres ce jour-là. L'année suivante, le cap est mis sur la Provence pendant 2 semaines dans un long périple de plus de 1400 kilomètres.

Au Ventoux, AB : « mes dernières réserves musculaires et de volonté »

La revue « Cyclo magazine » accueille ses comptes-rendus, « réflexions et constatations qui peuvent intéresser mes frères en cyclotourisme. » 1942 : Pau à Pau par l'Aigoual et le Ventoux, plus de 1500 kilomètres. C'est cette année-là, sa randonnée printanière. Le saucisson que Germaine avait enfilé dans sa musette « n'avait pas perdu un gramme » mais lui avait perdu 8 livres. L'Ardèche fut traversée par une chaleur caniculaire. « Mais que c'était beau, bon sang ! » Il était venu à bout du Ventoux en donnant « mes dernières réserves musculaires et de volonté. (...) Je le considère comme plus dur que le Tourmalet. » Ses longues randonnées – souvent accompagné d'amis – étaient aussi l'occasion de faire partager les émotions qu'il avait ressenties en parcourant des paysages grandioses. Ainsi, un voyage dans les Pyrénées ariégeoises et les vallées d'Andorre tira-t-il de sa plume de belles lignes sur « le magnifique spectacle des montagnes enneigées au bout des 35 kilomètres de la montée de Fray-Miquel » ou devant « la splendeur des montagnes de la vallée du « Valira del Orien » avec ses pâturages, ses cultures et ses vieux villages. ».

Son ami, le docteur Ruffier, habitait maintenant Cannes. C'est lui qui après la guerre lui formula le meilleur conseil qu'il reçut de sa vie « Il faut en mettre un bon coup, faire de la culture physique et du sport et vous verrez que tout va rentrer dans l'ordre. ». Il ne pouvait faire autrement en 1941 que de prendre son vélo pour aller lui rendre la visite de l'amitié. Son reportage est intéressant comme les autres mais il contient une phrase bien anodine qui peut éveiller l'attention de ceux s'interrogent sur son rôle (de résistant) en ces années-là : « Je partis donc un beau jour mais en tournant tout d'abord le dos à mon but parce que j'avais une course à faire à Saint-Vincent-de-Tyrosse, dans les Landes – zone occupée. Ma course faite, je franchissais la ligne de démarcation à Orthez. », lire ci-après le chapitre V « André Bach le Résistant ».

Un de ses articles – au titre évocateur « A l'assaut des cimes en vélo » - mérite d'être relevé, celui publié en pleine page dans « La Petite Gironde » et repris in-extenso par la « Cyclotourisme pyrénéen ». Article important car André Bach y déroule toute la technique du vélo en montagne : les bienfaits du sport sur la santé pour autant que le sportif soit bien entraîné, le style qui permet d'allier la souplesse et la force, la qualité du matériel et le choix des braquets, l'alimentation du coureur et enfin évidemment la technique et la tactique pour venir à bout de ce monstre qu'est un col de haute montagne.

Chaque sortie, une victoire qu'il remportait sur son corps mutilé.

1943 sera l'année de son arrestation par la Gestapo, le 19 août à Pau. Ses dernières sorties témoignent de ce que furent ses activités « au service des juifs » avec une nouvelle longue sortie jusqu'à la frontière suisse (cf ci-après le chapitre V « AB le Résistant »), avec notamment la montée du Ventoux. En 16 jours, il monta douze cols et parcourut plus de 2000 kilomètres.

André Bach ne fut pas un simple cyclotouriste. On sent vivre chez lui, l'âme d'un compétiteur, il note les kilomètres parcourus, les cols, les villes et villages traversés. Son Carnet vélo en est le récit mais aussi le témoignage d'une véritable activité menée avec méthode. Le printemps, il « aligne » les kilomètres pour bien se préparer et l'été, ce sont les grandes chevauchées avec des sorties qui dépassent souvent les 100 kilomètres, parfois chaque jour.

Il avait su dompter la perte d'un bras pour rouler « comme les autres » mais dompter aussi les difficultés du terrain en affrontant chaque année, en un combat sans cesse renouvelé et sans cesse victorieux, les parcours les plus redoutables.

Parcourir sur son vélo les routes du Béarn – comme avant, celles de l'Aunis (Charentes Maritimes) et de bien d'autres régions – était certes pour lui un grand plaisir mais ce fut aussi une victoire qu'à chaque sortie il remportait sur lui-même, sur son corps mutilé. Ce corps, il fallait bien sûr le préparer avant d'effectuer d'aussi longues sorties, répétées jour après jour, quand la saison était venue. Ses amis témoignent des séances de gymnastique qu'il s'imposait. Ses photos des années 40 montrent un homme musclé et encore mince. On n'abat pas un tel programme si le sport n'est pas un élément déterminant de sa vie. Cette volonté et ce courage dont il avait déjà fait montre pendant la Grande guerre furent plus tard ses moteurs quand le sport représentera tout un pan de sa vie, dont il ne pouvait se passer.